140

A Monsieur G. Gröber
hommage respectueux
A. N.

103

QUELQUES REMARQUES

SUR

LES CONSONNES LABIALES FINALES

PAR

ALFRED NORDFELT

STOCKHOLM
L'IMPRIMERIE CENTRALE
1894.

441.3
N75q

QUELQUES REMARQUES SUR LES CONSONNES LABIALES FINALES.

Par Alfred Nordfelt

Le développement de la langue française nous offre le spectacle de lois phonétiques qui paraissent tantôt favorables, tantôt dérogatoires à la formation des consonnes finales. Ainsi grâce à la chute de l'ultième, excepté *a*, les mots se terminent de très bonne heure par des consonnes: *grande(m)* = *grant*, *lassu(m)* = *las*, *bonu(m)* = *bon*, etc. Puis ces finales sont devenues muettes, comme nous le montre l'état actuel de la langue. A son tour, la nouvelle ultième *e* qui vient de l'*a* latin a disparu, en faisant naître de nouvelles consonnes finales, ainsi: *tête* = *têt(e)*, *porte* = *port(e)*, etc.

Il en est de même des groupes de consonnes, lesquels se forment à une certaine époque et disparaissent à une autre. Aussi semble-t-il bien que le français de nos jours soit en train de produire une nouvelle couche de groupes de consonnes;

voyez par exemple la prononciation de la phrase suivante: *qu'nous v'nons d'faire.* [1]

On a essayé d'expliquer ces phénomènes, en disant qu'ils sont dus à des changements — d'abord renforcement, puis affaiblissement — de l'accent tonique. [2] Cela est bien possible, surtout pour ce qui concerne les débuts de l'idiome français. Cependant, à en juger par le français moderne, on serait tenté de voir dans la *monotonie* de l'accentuation la cause de ces tendances, qui paraissent contradictoires. [3] Si l'on prononce «qŭe nŏus vĕnōns-dĕ fāire» — comme le font fautivement les Scandinaves — les atones se conservent assez bien. Au contraire, s'il faut lire: «qŭe nōus vĕnōns dĕ fāire», en appuyant uniformément sur les trois toniques, les atones, évidemment, auront une grande tendance à tomber. D'autre part cette monotonie de l'accent crée dans la phrase un nombre considérable de groupes de consonnes que l'on ne peut tous prononcer, à moins de disposer d'une force excessive d'expiration. C'est pourquoi p. ex. *sēptĕm sērvŏs*, aprés avoir eu le développement primaire qu'a subi jusqu'ici «que

[1] Il y a même — du moins dans la langue parlée — des tendances à la simplification de cette espèce de groupes, p. ex. *un pauv' diable, quat' semaines, un aimab' garçon,* etc.

[2] P. Kaufmann: Geschichte des consonantischen Auslauts, p. 1—24.

[3] Cf. G. Paris (Etude sur le rôle de l'acc. lat. dans la langue française, p. 17) qui est d'avis que la monotonie est la cause de l'affaiblissement de l'accent.

nous venons de faire», à savoir: *sept serfs*, s'est changé, chemin faisant, en *se(pt) ser(fs)*.

S'il y a quelques chose de vrai dans cette explication, les tendances en apparence divergentes que nous venons de signaler ne sont au fond que des effets successifs d'une même cause phonétique. Cette uniformité de l'accent, laquelle distingue le français de tous les autres dialectes romans, serait donc la cause de cette contraction violente et de cette disparition subite de consonnes, que montre tour à tour et à plusieurs reprises l'histoire de la langue française.

Dans cette étude nous nous occuperons exclusivement des labiales finales simples — excepté dans les verbes — en traitant d'abord des labiales finales devant les voyelles palatales (ultièmes), puis devant les voyelles labiales.

Les consonnes labiales, contrairement aux autres *muettes*, n'ont pas disparu, témoins *bref*, *neuf*, *boeuf*, etc. Cela ne doit pas étonner. Les médiales et les finales ont en général subi le même développement; or, comme les labiales restent dans l'intérieur des mots (par ex. *laver*, *lever*, etc.), elle doivent se conserver aussi, lorsqu'elles sont finales.

Lorsqu'on étudie ces dernières, il est impossible de ne pas se ranger, en principe, du côté de ceux qui attribuent aux modifications syntactiques [1] un

[1] Voy., entre autres, Neumann, Über einige Satzdoppelformen. Zeitschrift für rom. Phil. VIII, p. 243.

rôle très important dans la formation des mots. On n'a qu'à penser au mot *neuf* (novem) du français moderne: *neuf garçons; neuf arbres; il y en avait neuf.* De même la consonne finale labiale (et certaines autres, p. ex. *s*) a dû se présenter, à une certaine époque (XVIe—XVIIe siècle), sous trois formes différentes, selon sa position dans la phrase:

1°. Devant un mot commençant par une consonne, elle est muette.

2°. Devant un mot commençant par une voyelle, elle est sonore.

3°. Dans la pause elle est sourde.

Mais les forces de différenciation et celles de simplification ou d'assimilation se succèdent toujours dans le développement d'une langue. C'est là, pour ainsi dire, l'un des mouvements par lesquels se manifeste sa vie. La langue conserve donc quelquesunes des formes, en rejetant les autres. Ainsi, d'abord, la prononciation de la finale labiale dans la pause (3°) l'emporte sur la position devant une consonne (1°).

Au XVIe siècle déjà, la plupart des grammairiens déclarent que le *f* se prononce devant un mot commençant par une consonne [1]. Il ne reste donc que deux formes, qui, dans certains cas, se sont conservées j'usqu'au milieu du XVIIIe siècle (voy. Thurot, l. c., p. 136):

[1] Thurot, De la prononciation française, II, p. 5.

1°. Devant une voyelle la labiale finale est sonore, par ex. *un naïf enfant* (prononcez: *un naïv enfant*). Nous appelons cela *liaison*.

2°. Dans tous les autres cas elle est sourde, par ex. *un naïf récit*.

Enfin la prononciation dans la pause s'est introduite partout, p. ex. *un naïf enfant*, *un naïf garçon*, *un garçon naïf*.

Quant à la prononciation des autres consonnes finales [1], il y a aujord'hui deux cas:

1°. Devant une voyelle elles se prononcent *(liaison)*.

2°. Dans les autres cas elle ne se prononcent pas.

Le nombre *neuf* (novem), qui se prononce *neu(f)* devant une consonne, *neuv* devant une voyelle, et qui, par conséquent, est une exception au point de vue de la langue moderne, s'explique par l'analogie avec les autres nombres [cin(q) garçons, etc.].

Dans la prononciation des labiales finales, on voit aussi quelques restes de l'ancienne déclinaison, ainsi les pluriels *œu(f)s*, *bœu(f)s*, etc.

Mais comment expliquer le mot *clef* où le *f* est muet partout? En considérant les passages où se trouve ce mot, on voit qu'il se présente très souvent — surtout comme terme réligieux — au pluriel. Ainsi, dans le *Roland:* v. 654: *Tenez les clefs de ceste citet large*, v. 2752: *De Sarraguce les clefs li*

[1] Sont excepté les dentales non appuyées par une autre consonne (ou un yot), par ex. *aimé* (amatum). Les liquides, on le sait bien, ont un développement à part.

portereiz; Computus (de Philippe de Thaun): *les termes et les cles.* Or, comme le *f* devant le *s* du pluriel ne se prononce pas, il est peut-être devenu muet au singulier sous l'influence du pluriel *cle(f)s.* En tous cas les grammairiens du XVIe siècle attestent bien unanimément que le *f* est muet dans ce mot.

Pour ce qui concerne les mots où un *f* final paraît venir de la dentale, par ex. *soif* (sitis), voyez Gröber, Zeitschrift für rom. Phil., II, p. 459, et W. Meyer-Lübke, Grammaire des langues romanes, p. 501—502. M. Geijer [1] dit très bien que *soif* peut avoir été formé par analogie avec *boif* (bibo).

Nous allons maintenant aborder la question des consonnes labiales devant une voyelle labiale (ultième), dans des mots comme *clou* (clavum), *Anjou* (Andegavum), etc., formes dont on a en vain essayé d'expliquer le développement d'une manière satisfaisante. Deux opinions bien différentes ont été professées sur ces mots.

M. Neumann, dans ses Satzdoppelformen (l. c. p. 396), M. Thuneysen [2] et d'autres encore ont allégué les modifications syntactiques. Comme *sapuisti* > *sapu̯isti* [u > u̯ (consonne) à cause de l'hiatus] > *sau̯u̯isti* (p > u̯ par assimilation) > *soüs* (a + u̯ > o), ainsi, devant un mot commençant par une voyelle: *fagum* > *fou* (fagu + voyelle >

[1] Om accessoriska ljud i franska ord, p. 48. Upsala 1887.

[2] Verbum être, p. 14.

fagu̯ + voy. > fau̯u̯ + voy. > fou) *paucum*, *pau*, *clavum*, *clou*, etc.

Il n'est pas difficile de faire des objections à cette théorie. Comme on en a déjà fait, nous nous contenterons d'ajouter deux remarques, dont la seconde prouvera que, si cette théorie est acceptable pour le mot *fou*, elle ne l'est assurément pas pour *clou*. Il faut d'abord remarquer que ces savants invoquent des modifications syntactiques qui, contrairement à celle dont nous avons parlé plus haut, n'ont laissé aucune trace sûre dans la langue. Ils supposent que les mots finissant par une *voyelle* ont aussi eu un double développement, selon leur position dans la phrase. On aurait donc, par ex., d'abord deux formes du mot *clavum : clavo* + *voy.* et *clavo* + *cons.*, puis du mot né de *clavo* + *cons.* trois formes: *clav* + *voy.*, *clav* + *cons.* et *clav dans la pause*[1]. Une telle richesse de formes, incroyable en elle-même, aurait sans doute joué un rôle plus important que ne le montrent les mots *fou*, *clou*, etc. Nous croyons qu'il faut restreindre l'influence des modifications syntactiques aux *mots terminés par une consonne*.

En supposant pour un moment que l'explication de M. Neumann et de M. Thurneysen soit bonne pour les autres mots, on peut se demander comment ils ont pu l'employer pour *clou*, *Anjou*, etc. Est-il possible que *u* (clavu + voy. > clavu̯ + voy.) à cause

[1] M. Neumann paraît aussi supposer deux formes du mot qui vient de *clavo* + *voy.* (l. c., p. 386—387).

de l'hiatus soit devenu u̯, *après un v?* Non certes. M. Thurneysen ne fait pas mention de *v* parmi les consonnes (b, p, c, d, g) après laquelles *u* en hiatus serait devenu u̯ (consonne). Il est donc permis de croire qu'il a nommé *clou* par inadvertance. M. Neumann (l. c., p. 371 et 397), au contraire, n'hésite pas à expliquer formellement les mots *clou*, etc. d'après cette théorie (clavu + voy. > clavu̯ + voy. clau̯u̯, et ainsi de suite). Cependant comme il n'allègue rien qui soit analogue à des changements aussi singuliers, il nous est impossible de tenir compte de son opinion.

Cette explication n'a donc rien de vraisemblable pour ce qui concerne *clou*, etc.

Voyons maintenant si l'autre opinion, professée par M. Suchier [1] et d'autres, ne donne pas lieu à des objections [2].

Selon M. Suchier, le *v* est tombé devant le *u*, comme le fait devant la voyelle labiale le *v antétonique*, par ex. *pavorem* > *peur*. Puis le *a* se serait assimilé avec le *u* (ultième) et en aurait empêché

[1] Zeitschrift für rom. Phil., II. p. 297. Cf. aussi W. Meyer-Lübke, Zeitschrift XI, p. 541.

[2] On cite souvent, à côté de M. Suchier, le nom de M. G. Paris (Romania VII, p. 464). Il nous semble qu'on a tort, car dans le même numéro de la Romania, p. 138, note 2., M. Paris propose clavu > clauu > clou, ce qui ne revient pas au même que la chute de *v*. D'autre part, il est décidément de l'opinion de M. S. sur le point le plus important de la question: il croit que l'ultième est restée.

la chute comme dans l'hiatus originaire (*dieu* de deus) Outre les objections qu'ont faites à cette explication les adhérents de la première opinion, il y en a encore une à faire. Pourquoi le *v* dans *-ivum* n'est il pas aussi tombé, par ex. *naïf*, *chétif*? Des formes telles que *intentiu* sont dialectales (du nord de la France), tandis que *clou*, etc., se trouve sur tout le domaine. Et ce qui est encore plus grave: comment se fait-il que le *v* reste dans *œuf* (ovum), *neuf* (novum)? Ces mots sont, pourtant, de vrais mots populaires.

Certains savants ont proposé un *clovum* dans le latin vulgaire, mais cette forme s'accorde encore moins avec *œuf* et *neuf*.

Nous ne pouvons donc pas non plus accepter l'opinion de M. Suchier.

Voici comme nous essaierons d'expliquer ces mots. En regardant leur forme latine (clavum > clou, blavum > blou, Andegavum > Anjou, Pictavum > Poitou, Adavum > Laudou), on observe trois faits bien remarqubles:

1°. le *v* est toujours suivi d'un *u*,

2°. le *v* est toujours précédé d'un *a*,

3°. le *a* s'est toujours changé en un *o*.

Les mots *naïf*, *chétif*, *suif* (sevum), etc., prouvent que le *u* après le *v* ne suffit pas pour faire disparaître le *v*. D'un autre côté *clef*, *nef*, etc., montrent que le *a* avant *v* ne peut pas causer seul ce changement. Cela nous porte à croire à une sorte de coopération entre les trois phonèmes: le *u* a influencé

le *v;* et le *v* à son tour a agi sur le *a*. Le *v* avant la voyelle labiale a été une bilabiale d'une nuance fort vocalique. Nous le désignerons, faute de mieux, par un *w*. Ce *w* a *labialisé* la voyelle précédente, en même temps qu'il a cessé d'exister comme son indépendant. Résultat: la diphtongue *ou*. *L'ultième tombe*. On aura eu d'abord *cla-wo*, où le *w* se conserve, puisqu'il se trouve dans une autre syllabe que le *a*. La chute de l'ultième se produit alors, le *w* est absorbé dans la même syllabe que le *a*, et la labialisation s'effectue.

Que la dernière partie de la diphtongue représente vraiment le *w*, on le comprend, en considérant qu'autrement *v* serait resté comme *f* (= ovum > oeuf). Il va sans dire que ces changements ne peuvent être proposés qu'à titre d'hypothêse. Mais les points sur lequels nous comptons insister, sont les suivants: 1° l'ultième est tombée, 2° le *v* est resté comme le dernier élément de la diphtongue *ou*, 3° le *o* de la diphtongue *ou* vient du *a* labialisé (sous l'influence d'une labiale), non pas d'un *a* + *u*. Il faut observer aussi que la nouvelle diphtongue a été, d'abord, d'une autre espèce que celle qui vient d'un ó (fermé), comme dans *tour*, etc., car elle rime avec ò (ouvert) [voyez Roland, v. 2945—6: Anjou—fort].

Quand elle est suivie d'une consonne, elle se rétrécit en *o* par ex. *clos*, *esclos* (sclavus). *Esclave* est évidemment un mot savant.

Nous avons indiqué ci-dessus la manière générale dont il faut nécessairement se figurer le dé-

veloppement de *clavum*. Evidemment les détails d'une labialisation de ce genre échappent à nos investigations, si bien qu'on ne saurait formuler là-dessus que des conjectures. Voici pourtant quelques observations qui pourraient appuyer notre théorie, tout en fournissant des moyens de comparaison avec d'autres phénomènes. En considérant *clos* (clav[o]+s) et *clos* (claus[um]), qui assonent tous les deux en ò (ouvert), il est difficile de ne pas supposer que *au* et *a* + *v* (+ voy. labiale) ont donné des sons identiques. Leur développement aurait été le suivant:

1°. suivis d'une consonne, ces phonèmes seraient devenus *o*.

2°. non-suivis d'une consonne (ou peut-être dans la position finale), ils auraitent abouti à *ou*.

Or, le vieux français ne nous donne malheureusement pas d'exemples de mots où *au* ne soit pas suivi d'une consonne. Cela rend difficile la comparaison, mais il ne laisse pas d'être vraisemblable que l'on peut expliquez *clos* (clavo+s), en disant tout simplement que le *v* s'est changé en *u* et que ce mot a eu le même développement que *clausum*, *aurum*, etc. De même pour *clou*, etc.: *-av* dans *-av(um)* est devenu d'abord *au* (par l'intermédiaire de-*aw)*; puis cet *au* s'est développé comme le *au* originaire; mais *au* non-suivi d'une consonne n'a pas donné *o*, comme on l'a cru jusqu'ici, il s'est changé en *ou*. Ainsi *clavum* > *clou*.

M. J. Vising, qui, dans un article fort instruc-

tif[1], a traité de *amus* et *avu*, propose une explication dont le commencement ressemble beaucoup à la nôtre. Mais la labialisation dont il parle n'aurait eu pour résultat que de changer *a* > *o;* le *v* serait tombé devant *u*, comme le veut M. Suchier. Or, comme cette labialisation aurait eu lieu dès les plus anciens temps, cela, revient à peu près à dire qu'il faut supposer un *clovum*, forme, qui, nous le répétons, est en contradiction avec les autres mots terminés en — *ovum*.

Quoique ce soit en partie une répétition de faits déja énoncés, nous essaierons maintenant de réfuter les objections qu'on pourrait faire à notre théorie.

Quand le nouveau *w* et le *u* (ultième) ont une si grande ressemblance, comment sait-on lequel est resté, lequel est tombé?

1°. Selon toute vraisemblance c'est l'ultième qui est tombée, car, excepté dans l'hiatus originaire (deus), il n'y a aucun exemple qu'elle ait subsisté.

2°. Dans *-ivum*, *-ovum*, le *v*, sans doute, est aussi bilabial. Or, dans ces terminaisons, le *v* aurait dû tomber aussi.

On serait tenté de se figurer le développement de *clou*, comme le fait M. Paris:[2] *clavum* > *clauum*, puis *au* > *o* comme à l'ordinaire, et le second *u* (ultième) reste: *clou*. Cela se serait passé à une époque extrêmement reculée, à savoir avant la chute de

[1] Nordisk Tidskrift for Filologi, Ny Række, VI, p. 234—245.

[2] Romania VII, p. 138, note 2.

l'ultième. Seulement on ne peut guère supposer une fusion si ancienne de *au* > *o;* cf. *causa* > *chose*, qui prouve que *c* > *ch* avant *au* > *o*.

Quant à la forme *sieu* (sevum), nous nous contenterons de faire remarquer que *suif* se trouve et dans le vieux français et dans le français moderne. Le vieux *sieu* n'est peut-être qu'une mauvaise orthographe[1] ou bien une forme dialectale.

Pour *blef* (bladum), voy. Gröber, Zeitschrift II, p. 459, et XIII, p. 545.

Enfin, on dira peut-être qu'il est de peu d'importance, si c'est le *v* ou l'ultième qui reste. Au contraire. Sans compter l'intérêt de la question même, il est d'une très grande utilité à la phonetique de savoir, s'il se trouve vraiment des cas, excepté l'hiatus originaire, où l'ultième se soit maintenue.

Par conséquent, nous regardons les mots *clou*, etc. comme un *cas de labialisation*. M. P. A. Geijer[2] a écrit un article très intéressant sur se phénomène. Il fait observer que c'est le plus souvent la voyelle précédente qui est labialisée, ce qui s'accorde très-bien avec notre explication. Plus loin il dit qu'il n'y a pas d'exemple (excepté *veuve)* que la voyelle tonique ait été assimilée par une consonne labiale. Il termine, en disant que cette tendance n'a pas assez de régularité pour être qualifiée de loi pho-

[1] Cf. Suchier, Zeitschrift für rom. Phil. I, p. 299 (queu).

[2] Recueil offert à Gaston Paris par ses élèves suédois, p. 21.

nétique.[1] Cependant nos recherches sur les consonnes labiales nous ont donné la conviction que c'est bien la tonique, à savoir l'*a*, qui se labialise sous l'influence d'un *v* + voyelle labiale qui suit. Aussi sommes-nous décidé à appeler ce changement loi phonétique, attendu qu'il ne souffre pas d'exception. D'un autre côté, M. G. a dû arriver à sa conclusion justement parce qu'il a examiné les atones, qui sont, on le sait bien, sujettes à des fluctuations.[2]

On peut se demander s'il en est de même du *b*. Nous croyons que oui, le *b* ayant partout le même développement que le *v*. Seulement les exemples manquent.[3] Quant au *p*, les choses sont différentes, comme on peut s'y attendre. Car le *p*, dans l'intérieur des mots, subit un tout autre traitement que le *b* et le *v:* devant une voyelle labiale,

[1] Aussi les exemples cités par M. G. ne sont-ils pas bien nombreux. Il faut noter que dans plusieurs d'entre eux la voyelle est à la fois précédée et suivie d'une consonne labiale: *affubler, fumier, breuvage* (bevrage), *buvons, épouvanter.* Dans plusieurs il se trouve un *l* avant ou après la voyelle: *alumelle, chalumeau, lumignon, olifant, lutrin, malotru.* Il ne serait peut-être pas impossible que ce *l* eût exercé une influence égale à celle des consonnes labiales.

[2] La différence d'opinion entre M. Geijer et nous est au fond insignifiante, ou plutôt c'est une différence de points de vue. Car M. G. appelle labialisation les cas seuls où la consonne labiale reste intacte après avoir influé sur la voyelle; nous regardons comme labialisation tous les cas où une consonne labiale exerce cette influence, qu'elle reste ou non.

[3] Comparez pourtant *habunt* > *ont.*

tandis que le *b* et le *v* tombent, le *p* paraît rester comme *v*, ainsi: *neveu* (nepotem) mais *treud* (tributum) et *peur* (pavorem).[1] Il doit donc se conserver aussi à la fin des mots. En effet, *chef* (capum) confirme cette conclusion.

Il y a bien un mot qui paraît être en contradiction avec ces observations, à savoir *od* (apud). Cependant nous aimerions mieux croire que c'est là une exception due à la position atone où ce mot — comme les prépositions en général — se trouve dans la phrase. En tout cas, c'est un exemple intéressant de la labialisation dont nous avons parlé.

De même que le *v* entre deux voyelles labiales est resté (oeuf), le *p* se conserve, régulièrement à ce qu'il paraît, dans *lof* (lupum). La forme *lou(p)* [ancien français *lou*, *leu*] resterait alors à expliquer. Si, au contraire, *lou* est la forme régulière, on pourrait croire que *lof* est dû à l'influence analogique de *louve*. On a dit que *lof* est le pluriel (lupi); voy. cependant Les Enfances Vivien (éd. Wahlund et Feilitzen), v. 407, manuscrit 1448, *lo louf*, qui est évidemment au singulier. Du reste, il nous semble fort douteux que les pluriels (clavi, lupi, etc.) en *—i* aient joué un rôle quelconque dans l'ancien français. Il vaut mieux croire avec M. Suchier[2] que le nominatif pluriel a été formé sur l'accusatif singulier. L'ablatif pluriel, au contraire, se retrouve sûre-

[1] Cf. Johansson, Le Lapidaire de Cambridge, p. 35—36, Upsala 1886.

[2] Grundriss der Rom. Phil., I, p. 621.

ment dans les noms de lieu[1], ainsi *Angers (Angieus)*, etc., qui s'expliquent très bien comme l'a fait M. G. Paris (Andegavis, etc.).[2]

L'antépénultième a-t-elle également été sujette à une labialisation? Il paraît bien que oui, quoique le résultat diffère un peu, conformément à ce que nous avons dit plus haut (p. 13), de celui que nous avons obtenu pour l'ultième non suivie d'une consonne.

Comparez:

habeo > ai	clavem > clef
habui > oi	clavum > clou.

Notez en outre les mots *parole* et *tôle*, dont le développement doit avoir été le suivant: parabola > paraule > parole; tabula > taule > tôle. Des mots comme *table*, *fable* sont probablement savants.

Il nous reste à voir si l'on peut expliquer de la même manière les gutturales devant une voyelle labiale. Nous croyons que cela n'est point impossible.

Comparez:

focum > feu	novum > neuf
fagum > fou	clavum > clou.

Entre les consonnes labiales devant *o* ou *u* et une cons. gutturale dans la même position, il y a assurément une forte ressemblance. Dans nombre de langues ces deux sortes de consonnes se remplacent très souvent l'une l'autre. Il suffit de citer

[1] Grundriss, I, p. 370.

[2] Romania VII, p. 464.

le vieux français *rover* (rogare), le français moderne *guerre* (anc. all. werra), *guêpe* (vespa), etc., l'italien *pargoletto* (parvulum), *fulvido* (fulgidum), etc. Il est donc bien naturel de supposer que le *g* dans *fagum* et le *v* dans *clavum* ont joué le même rôle, en s'assimilant avec le *a* précédent.

Pour ce qui est des difficultés que soulèvent les mots *feu*, *lieu*, etc., ce n'est pas ici la place de les discuter. Nous ne pouvons pas non plus entrer, pour le moment, dans la discussion des formes de l'ancien français, qui diffèrent du moderne quant à la voyelle (p. ex. *blau*, *bleu*, etc.). Pour le faire avec quelque utilité, il faudrait examiner ces mots dans tous les dialectes et à des époques différentes.

M. Neumann (dans ses Satzdoppelformen, p. 382—5) croit nécessaire d'expliquer *vois* (vado) de la même manière que *fou* et *clou*. Nous n'en voyons pas la nécessité. Car *vois* est une forme verbale, qui a pu subir maintes influences analogiques, c'est donc un mot sur lequel il faut éviter de fonder des recherches phonétiques. Cette analogie, du reste, n'est pas difficile à trouver: elle doit se trouver dans la forme correspondante du verbe *être*, à savoir *suis (sois)*. On trouve, en outre, que c'est un cas parfaitement isolé, si l'on considère les formes que donnent *vadum*, *gradum*, etc.

Nous aimons à croire qu'on trouvera ceci de bon à notre théorie qu'elle souffre moins d'exceptions que celles proposées jusqu'ici.

3 0112 053553605